

UNE SCENE LUGUBRE.

TROISIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

I

Le lendemain matin, quelques minutes après huit heures, le valet de chambre de Philippe vint dire à son maître :

—Le domestique de M. le marquis de San-Rémo arrive à l'instant. Ainsi que j'en avais reçu l'ordre, je lui ai dit que M. le baron allait le recevoir.

—Qu'il entre ! répondit Croix-Dieu.

Le valet de chambre d'André était un domestique très-correct, admirablement stylé, connaissant à fond les coulisses de la vie parisienne, fort soigneux d'éviter les méfaits trop graves qui pouvaient entraîner pour lui certaines conséquences fâcheuses, mais au fond sans moralité comme sans scrupules, désireux d'assurer par tous les moyens le bien-être de son avenir, ayant des opinions politiques et plaçant son argent à la petite semaine.

Trop intelligent pour ne pas comprendre que, puisque le baron le faisait venir en cachette, c'était en vue de quelque besogne inavouable, il entra dans la chambre avec la mine à la fois souple et rusée d'un homme tout prêt à se vendre, mais parfaitement décidé à se faire payer très-cher.

Croix-Dieu était trop physionomiste pour ne pas découvrir du premier coup-d'œil la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait le valet de chambre d'André.

En conséquence il résolut, pour éviter d'inutiles longueurs, de poser sans ambages la question sur son véritable terrain.

—Etienne, mon bon garçon, dit-il, M. le marquis de San-Rémo est enchanté de votre service, il me le répète chaque jour, et je n'ignore point que vous faites profession à son égard d'un dévouement complet.

—J'ai l'honneur de remercier monsieur le baron de cette opinion trop flatteuse, répliqua l'honnête Etienne; connaissant mes devoirs, je fais de mon mieux pour m'en acquitter.

—Vous savez que je suis l'ami de votre maître... son meilleur, son plus cher ami.

—Certainement, monsieur le baron.

—Eh bien ! l'occasion se présente de rendre à M. de San-Rémo un important service. Je suis prêt, mais comme il est indispensable d'agir à son insu, j'ai besoin que vous me veniez en aide.

Monsieur le baron me trouvera toujours à ses ordres pour le service et dans l'intérêt de mon maître. Que dois-je faire ?

—Il s'agit d'exercer une surveillance occulte et continuelle sur certains détails de la vie intime de mon jeune ami, et de me rendre compte de vos observations.

Etienne prit incontinent l'attitude gourmée et la physionomie rogne d'un galant homme qu'on vient d'atteindre dans sa dignité.

—Mais c'est de l'espionnage, monsieur le baron ! s'écria-t-il.

—Où diable prenez vous cela, mon bon garçon, répliqua Philippe en riant, et de quelles laides expressions vous servez-vous ? Etant beaucoup plus âgé que M. de San-Rémo, je me considère en quelque sorte comme son tuteur. A ce titre, et désirant l'aveugarder de certaine folie dangereuse qui pourrait entraîner pour lui de graves conséquences, il importe que je sois renseigné exactement et mystérieusement. Une surveillance dont le mobile est si honorable peut-elle s'appeler espionnage, je vous le demande ?

—Je ne dis pas le contraire, monsieur le baron, il est même certain qu'en envisageant les choses de cette manière... Mais, si mon maître s'apercevait que je le moucharde, il ne s'inquiéterait pas du motif qui me ferait agir, et il se priverait parfaitement de mes services, chose désobligeante pour moi qui me trouve bien chez lui.

—D'abord, mon bon garçon, vous êtes beaucoup trop adroit pour que M. de San-Rémo s'aperçoive de quoi que ce soit. Ensuite, voyons, quels sont vos gages ?

—Monsieur le baron désire connaître l'importance de mes appointements ?

—Oui, fit Croix-Dieu en souriant de la distinction subtile et vaniteuse établie par Etienne.

Ce dernier formula un chiffre évidemment exagéré.

—Eh bien ! reprit Philippe, si le marquis ne vous gardait pas, je vous prendrais à mon service en augmentant vos appointements d'un tiers. Ce n'est pas tout, et je me propose de récompenser le zèle dont vous ferez preuve pour le plus grand bien de votre maître. Prenez donc ce chiffon comme premier à-compte sur les témoignages de ma satisfaction future.

En même temps il mettait un billet de banque dans la main du valet de chambre.

Cet argument *ad hominem* parut sans réplique à ce dernier.

Il empocha la somme et se hâta de répondre :

—Monsieur le baron peut compter absolument sur ma coopération désintéressée. Du moment qu'il s'agit de mon maître je me multiplierai, s'il le faut, et dès que je connaîtrai ma ligne de conduite je ne m'en écarterai sous aucun prétexte.

—Ce que vous aurez à faire est bien simple.

—Tant pis ! j'aurai moins de mérite.

—Toutes les lettres arrivant pour M. de San-Rémo passent-elles par vos mains ?

—Oui, monsieur le baron. C'est moi qui vais les prendre dans la loge du concierge.

—Et celles qui sont apportées par des commissionnaires ?

—Me sont remises directement.

—Eh bien ! mon brave garçon, ayez soin à l'avenir d'examiner avec attention les enveloppes de la correspondance du marquis. Lorsque l'une de ces enveloppes sera fermée par un cachet de cire verte portant deux initiales, venez immédiatement m'en instruire et, en échange de cette nouvelle, vous recevrez un billet de banque pareil à celui que je vous ai donné tout à l'heure.

—Monsieur le baron peut compter sur mon empressement et mon exactitude. Est-ce que c'est tout ?

—Non, pas encore. Vous rappelez-vous une dame voilée, et très-mouillée, ayant l'air d'une *honnête femme*, d'une *femme du monde* (c'est vous qui l'avez dit avec beaucoup de tact), et qui s'est présentée à l'hôtel, un soir, vers la fin de la convalescence de M. de San-Rémo ?

—Je m'en souviens comme si c'était hier.

—Reconnaissez-vous cette dame ?

—C'est-à-dire que je reconnais sa tournure, car je n'ai pas vu son visage, monsieur le baron le sait à merveille.

—Elle n'est point revenue à l'hôtel depuis le soir en question ?

—Jamais...

—Eh bien ! si elle y revenait, quittez tout et accourez me prévenir. Ce n'est plus un billet de banque que vous toucheriez alors, c'est deux !

—Je le ferai, monsieur le baron, non pas pour les billets, mais par dévouement pur.

Et Etienne reprit le chemin de la rue de Boulogne en demandant au ciel d'envoyer à son maître beaucoup de lettres à cachets verts et beaucoup de dames à voilettes noires.

Une semaine encore s'écoula.

Sarriol (sous la forme de P. Vergesot, notaire à Boissy-Saint-Léger), n'avait point manqué de se rendre au rendez-vous donné par Croix-Dieu ; et, après une longue conférence entre les deux ennemis redevenus alliés, le factotum de madame de Saint Angot s'était pris d'une passion subite pour la campagne et surtout pour la pêche à la ligne.

Chaque matin il montait en chemin de fer, soit à la gare de la rue Saint Lazare, soit à celle de la place de la Bastille, et il explorait pendant de longues heures les rives de la Seine du côté de Bougival, et celles de la Marne du côté de Chennevières et de la Varenne, ne prenant d'ailleurs jamais un goujon.